Book Symposium / Tribune du livre

Résumé de *Évolution et rationalité*[*]

RONALD DE SOUSA *Université de Toronto*

La pensée ne figure ni dans les mécanismes de l'évolution qui ont façonné la vie, ni parmi les procédés dont se servent la plupart des organismes pour se maintenir en vie. Les fruits de la sélection naturelle dépassent cependant encore ceux que le génie humain a pu concevoir. Il n'est donc pas de trop de se demander à quoi sert la pensée réfléchie, et quel est son rapport à la rationalité.

Pour aborder ces questions, *Évolution et rationalité* (ci-après *E&R*) commence par développer certaines analogies entre la rationalité et la sélection naturelle. Ni l'une ni l'autre ne saurait garantir le succès. Leur avantage consiste seulement à en augmenter la probabilité. En particulier, l'évolution, tout en ayant vraisemblablement augmenté les chances de succès de nos gènes, ne nous donne pas le droit de supposer que les facultés dont elle nous a dotés soient invariablement optimales pour l´individu.

Un deuxième contraste, qui recoupe celui qui oppose les effets de la sélection naturelle à l'action intentionnelle, s'inscrit à l'intérieur d'une autre analogie. Il s'agit du contraste entre la rationalité individuelle et la

* Ronald de Sousa, *Évolution et rationalité*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004.

***Dialogue* XLVI (2007), 151-54**
© 2007 Canadian Philosophical Association /Association canadienne de philosophie

https://doi.org/10.1017/S0012217300001608 Published online by Cambridge University Press

rationalité collective. Il semble bien qu'on puisse reprocher à une collectivité d'être irrationnelle. Cependant, à l'aide d'exemples tels que celui de la tragédie des communs ou du paradoxe de Condorcet, j'ai tenté de montrer comment toute tentative d'étendre la notion de rationalité à la collectivité pose problème. Or l'individu lui-même est aussi une collectivité, soit au niveau de l'organisme, soit au niveau de ce que Platon appelait les «parties de l'âme». Chez tout organisme multicellulaire, la viabilité de l'ensemble présuppose une collaboration complexe entre les myriades de cellules dont il se compose, collaboration dont le cancer, par exemple, ne serait autre que la rupture, lorsqu'une lignée de cellules refuse les exigences imposées par l'organisme dont cette lignée fait partie. Une telle collaboration ne va pas de soi. Il a fallu que les cellules individuelles y trouvent leur compte, comme tout individu qui collabore à une entreprise commune qui exige certains compromis.

Si l'être humain est un animal rationnel, selon la formule d'Aristote, il est tristement évident que cette notion doit s'entendre au sens catégoriel et non pas normatif. J'ai cependant cherché à montrer que les deux sens en question s'impliquent mutuellement. D'un côté, l'être humain ne peut être qualifié de rationnel que dans la mesure où, seul parmi les animaux, il est *capable* d'actes ou de pensées *irrationnelles*. Mais le comportement le plus irrationnel n'est *acte* que si, sous une certaine description, il est aussi normativement rationnel.

À première vue, la différence entre les effets de la rationalité et ceux de la sélection naturelle semble claire : il y a dans la première un facteur additionnel, qui est la mentalité, et plus précisément *l'intentionnalité*. Mais qu'est-ce au juste que l'intentionnalité, et comment a-t-elle résulté de la sélection naturelle?

Pour être intelligents et rationnels, les êtres humains n'en sont pas moins pleinement asservis aux lois de la nature. C'est donc bien parmi les faits naturels, et non dans l'espoir de les contourner, qu'il faut chercher la différence humaine. La perspective de l'évolution implique qu'à un certain stade de la phylogénie, comme chez chaque individu sur le chemin qui conduit du zygote à l'adulte, une métamorphose a dû se produire pour que la *détection* se transforme en *représentation*, et le *tropisme* en *désir*.

Des deux côtés de cette métamorphose, tout ce qui est vivant semble impliquer la finalité. J'ai donc rappelé comment cette notion peut s'expliquer en termes entièrement naturalistes. La finalité objective en question n'est pourtant que très ténue : faute d'un terme plus apte, je l'ai dénommée «finalité vestigiale». En effet, qui dit finalité ne dit pas encore *intention*. Deux conditions supplémentaires m'ont semblé essentielles pour délimiter l'intentionnalité au sens plein. La première repose sur la distinction entre représentations *numériques* et *analogiques*. Seules les représentations numériques permettent une haute fidélité dans les reproductions multiples. Aussi les retrouve-t-on non seulement dans le langage, y compris celui des

https://doi.org/10.1017/S0012217300001608 Published online by Cambridge University Press

mathématiques, mais aussi — par un parallélisme supplémentaire — dans les gènes, dont le taux d'erreur de copie est infime grâce à ce système de représentation numérique. La deuxième condition est plus complexe, et doit se définir en deux temps. Un mode élémentaire de «quasi-intentionnalité» caractérise d'abord non seulement la pensée humaine mais aussi, en plus d'états mentaux chez les animaux, des machines fort simples telles que des distributeurs de cannettes de boissons. L'intentionnalité au sens plein, par contre, nécessite une capacité méta-représentationnelle qui permet notamment de reconnaître la différence entre l'identification d'un objet qualitativement identique à un autre, et la ré-identification d'un même objet particulier.

Dans la panoplie de nos capacités intellectuelles, il est bien évident que certaines facultés, comme celle des mathématiques pures, n'ont pas pu être formées par une pression sélective directe. Car une telle faculté n'a pu se manifester que dans un contexte culturel relativement récent. Il est pourtant notoire que les mathématiques pures trouvent toutes sortes d'applications dans la solution de problèmes technologiques que nos ancêtres n'auraient jamais pu concevoir, à travers leur rôle dans des théories qu'ils n'auraient eu aucun moyen de comprendre. Cela suffit à confirmer que les mathématiques pures sont capables de dévoiler des aspects objectifs de l'univers.

Malgré ce renfort méthodologique, il y a de fortes raisons de croire que nos procédés de pensée sont défectueux à plusieurs égards. Leurs défauts ne sont pourtant pas les mêmes que ceux de la sélection naturelle ou de l'apprentissage. De fait, les ressemblances et les contrastes qui s'imposent entre les «méthodes» de la sélection naturelle et celles de la pensée m'ont paru fournir des raisons de supposer que la pensée humaine dépend essentiellement, pour ses caractéristiques distinctives, du support numérique que représente le langage. Grâce aux possibilités offertes par la pensée explicite — c'est ici la thèse centrale d'*E&R* — les êtres humains ont acquis la capacité de détacher leurs buts et leurs valeurs individuelles de la téléologie vestigiale qui appartient à la vie elle-même. Au-delà des rivalités qui se produisent entre deux animaux dont les intérêts divergent tout en se ressemblant, il en résulte un foisonnement de valeurs, capables d'entrer en conflit, non seulement parmi les individus et les collectivités, mais à l'intérieur même des «parties de l'âme» d'un seul individu.

Dans le dernier chapitre d'*E&R*, à partir d'un échantillon d'irrationalités systématiques mis en évidence par certains psychologues, je reprends le paradoxe que la rationalité tant vantée de l'être humain est indissoluble de son irrationalité. Ce paradoxe est mitigé par deux facteurs. Tout d'abord, comme je l'ai dit plus haut, même l'irrationalité la plus extrême présuppose un minimum de rationalité au sens normatif. Deuxièmement, ces cas d'irrationalité s'expliquent dès que l'on prend en considération l'organisation modulaire de nos capacités, ainsi que l'écart entre la finalité

https://doi.org/10.1017/S0012217300001608 Published online by Cambridge University Press

vestigiale de la sélection naturelle et les buts concrets que se fixent les agents humains. Nos prédispositions cognitives, auxquelles nos émotions opposent parfois des obstacles dangereux, mais parfois aussi des contraintes indispensables, entraînent des désavantages dans certains cas particuliers. Cependant, dans l'optique statistique pertinente à l'échelle de l'évolution, on ne doit pas forcément conclure qu'une amélioration globale n'en sera jamais possible.

https://doi.org/10.1017/S0012217300001608 Published online by Cambridge University Press